

Entrée en matière

Pour commencer

Musicien de formation né en 1968 à Lausanne, Manuel von Stürler a toujours pratiqué la photographie et la vidéo en amateur. Cette passion pour l'image s'épanouit dans les années 2000 au cours d'un voyage de deux ans autour du monde qu'il entreprend avec sa compagne et ses deux enfants. À son retour, il apprend par hasard qu'un troupeau de mille moutons est passé devant sa maison, « située pourtant en périphérie d'une concentration urbaine », précise-t-il. Le symbole biblique du berger et l'image d'Épinal du troupeau nomade au cœur de l'Europe le fascinent. L'hiver suivant, von Stürler est à l'affût. Il n'est pas question pour lui de rater l'immense troupeau, qu'il finit par retrouver près d'une ville voisine. « J'éprouvais alors, chez moi, les mêmes sensations que j'avais ressenties en voyage [...]. Ce fut une incroyable rencontre : tout d'abord avec le spectacle inouï du flot des moutons, mais surtout avec les bergers, Pascal et Carole. » La « rencontre » est à ce point déterminante que « l'idée d'en faire un film s'est immédiatement imposée », s'exclame von Stürler qui, depuis, envisage de réaliser d'autres films documentaires.

Synopsis

Mi-octobre, la neige est déjà là. C'est le moment pour Pascal et Carole, un couple de bergers, de partir avec leur troupeau de huit cents moutons pour la grande transhumance hivernale sur les pentes de la Suisse romande. Avec eux, pour ce long périple de six cents kilomètres, quatre chiens et trois ânes, et leur « patron » Jean-Paul, propriétaire du troupeau, qui les retrouve régulièrement pour prélever la part de ses commanditaires.

Fortune du film

Premier film de von Stürler, *Hiver nomade* a emprunté la grand-route des festivals en 2012 où il a obtenu le prix du meilleur documentaire européen aux European Film Awards (l'Académie européenne du film) et le prix du meilleur film suisse au festival Visions du réel de Nyon. Chaudement accueilli également par la presse, le film, sorti le 6 février 2013, a été vu par 12 000 spectateurs (Suisse : 60 000) pour une combinaison n'excédant pas 23 copies.

Zoom

Hiver nomade offre une diversité de plans sur la transhumance, souvent rapprochés, parfois élargis comme ici. Élargis et fixes, pour donner tout le temps et l'espace à la masse grégaire d'étendre son ample mouvement arrêté, d'écrire son histoire sur la page muette de l'hiver suisse qui sert de toile de fond à ce qui se dessine peu à peu comme l'image éternelle de la rusticité paisible.

Ensembles, hommes et bêtes semblent pris au piège de leur propre lenteur, comme figés dans la ouate glacée des sons et de la couleur livide. Rien n'a en vérité jamais moins bougé que cette antique représentation du pasteur guidant son troupeau... De ce beau cliché, sourd un sentiment de tranquillité absolue, de ce qui a été et de ce qui sera, qui rassure et qui apaise. Aucun artifice esthétique ne vient perturber la contemplation du paysage. En toute simplicité, la grande photogénie du motif



graphique s'impose à l'œil dans son immense dénuement. Il y a en effet peu à voir, mais ce qui l'est est admirable de sérénité épurée.

Il s'agit donc du vaste troupeau de moutons de Pascal et Carole, finement étiré sur une petite route de campagne enneigée. La diagonale formée par les bêtes, et qui va s'amenuisant dans la largeur de l'image, est rejointe près du bord gauche du cadre par une autre ligne quasi horizontale d'arbustes ébouriffés. Au-dessus, une pente s'élève doucement sur laquelle est perché un village qui disparaît partiellement derrière un rideau d'arbres noirs. Au-dessus encore, un ciel crayeux, lourd, sale. Monochromie des tons, monotonie des fonds brumeux, accord parfait des êtres et de la nature. Tout se mêle, se fond, s'unit – les bergers (Pascal en tête, Carole en queue) à peine plus visibles que leurs bêtes qui cheminent à leurs côtés – dans l'assourdissante harmonie du silence hivernal.

Carnet de création

Quand von Stürler parle de son idée de film à Pascal et Carole, ceux-ci réagissent avec méfiance. « Il faut dire, raconte le documentariste, qu'ils sont abondamment photographiés et qu'il y a eu plusieurs vidéos amateurs sur eux. » Von Stürler doit alors préciser sa pensée, expliquer, argumenter pour parvenir à dissiper les réticences. « Quand ils ont compris que mon projet était plus ambitieux et que j'étais déterminé, ils ont pris le projet au sérieux. »

Le développement du film s'étale alors sur deux années durant lesquelles le cinéaste participe à une transhumance d'une quarantaine de jours, « temps nécessaire, estime-t-il aujourd'hui, pour enraciner la confiance mutuelle. » C'est aussi l'occasion pour lui de comprendre le fonctionnement du métier, ses difficultés, son rythme. « J'avais envie de restituer sa complexité, sa réalité haletante, le mouvement du troupeau. »

À l'automne 2010, tout est enfin prêt. Une petite équipe, qui va suivre au jour le jour la progression du cheptel de Pascal et Carole, entame son périple à travers le paysage précocement enneigé du canton de Vaud. Celle-ci « a été composée,

explique von Stürler, en fonction des objectifs que je m'étais fixés et des conditions particulières de la transhumance. Le chef opérateur, Camille Cottagnoud, est un habitué des tournages en montagne et la prise de son était assurée par mon frère, Marc von Stürler, également aguerri. » Les trois hommes sont également épaulés par un régisseur qui se tient à distance, qui leur prépare des repas chauds et qui les véhicule.

Pendant quatre mois, durant six cents kilomètres, à raison de cinq kilomètres par jour, tous suivent et observent discrètement le rythme de la transhumance. Un scénario définissant les grands axes narratifs a été préalablement dessiné (en collaboration avec le scénariste et monteur Claude Muret), lequel permet d'orienter le travail de l'équipe. Les conditions de tournage s'avèrent souvent difficiles, mais tous restent attentifs aux grands mouvements du troupeau, aux gestes et à la moindre parole des « moutonniers » qui donnent peu à peu sens au scénario. Enfin, le film, qui n'aura jamais cessé de s'écrire durant la longue période de tournage, ne trouvera sa forme définitive qu'au moment du montage. Avant et pendant le tournage, le réalisateur, bien que compositeur lui-même, n'envisage pas d'employer de musique pour son film. « Je tenais à mettre en valeur la matière sonore magnifique de la transhumance [...]. » Il finit toutefois par se raviser et décide de faire appel au talent de la chanteuse et compositrice Olivia Pedroli : « J'ai quand même ressenti la nécessité d'en inclure pour ponctuer le film de respirations, marquer la temporalité et prendre un peu de distance. »

Parti pris

« Rapport de l'homme à l'animal, relation à la fois rudoyante et bienveillante du berger expérimenté à la jeune bergère apprenante, confrontation de deux caractères forts dont on comprendra qu'ils ne sont pas seulement unis par un choix professionnel, collision entre le temps propre à cette lente odyssee pastorale et le temps frénétique des véhicules vrombissants... Nulle nostalgie antimoderne dans ce voyage-là, mais une expérience de nomadisme toute simple, riche d'enseignements et – cela ne gâche rien – souvent très drôle. »

Arnaud Schwartz, *La Croix*, 5 février 2013.

Matière à débat

Définition de la transhumance

S'il n'use d'aucun commentaire off comme la plupart des documentaires contemporains, *Hiver nomade* n'est pas pour autant un film muet. Il sait même être bavard, soit en laissant la parole (certes parcimonieuse) aux bergers, soit en laissant causer les quelques intervenants qui apparaissent incidemment durant la blanche odyssee. Aussi est-il même discrètement pédagogique quand il offre à Pascal le soin de définir lui-même son métier en réponse à une question que lui pose une jeune femme : « Transhumance, ça veut dire un déplacement d'un point à un autre... C'est un voyage... Le but, c'est de les [les moutons] engraisser, de les faire manger, et après, ils sont destinés à la consommation. Ça dure quatre mois, pendant que la végétation est au repos. On glane tous les résidus, tout ce qui n'a pu être fauché ou récolté. »

À l'encontre de l'élevage intensif qui prévaut en Europe et ailleurs, la transhumance est un mode d'élevage traditionnel extensif garant d'une agriculture durable. Respectueuse de la biodiversité des espaces traversés (non modifiés pour accueillir le bétail), elle offre une alimentation naturelle et variée, gage d'une viande de qualité. Mais au-delà de ces spécificités biologiques que le film n'aborde guère qu'en filigrane, la transhumance apparaît comme la survivance culturelle d'une pratique traditionnelle régionale, un mode de vie viscéralement attaché à la terre, un état d'esprit, une « passion », un désir de liberté et d'union avec les éléments. Le troupeau de nos deux bergers est en vérité composé d'agneaux du printemps qui, jugés trop maigres à la fin de l'estive, sont emmenés en transhumance pour engraisser. Seuls les « guides », portant clochette et fréquemment nourris de pain sec par Carole, sont des brebis ou moutons qui reviennent d'une année sur l'autre.

Éloge de la lenteur

Hiver nomade est un documentaire qui raconte une histoire, scrute un travail et observe une expérience de vie qui doit beaucoup à la terre nourricière. Cette histoire, c'est celle d'un (vrai) couple à la belle silhouette, vêtu de la houpelande traditionnelle des bergers bergamasques. Il y a là le Corrèzien Pascal (54 ans, dont 33 de transhumance) et la Bretonne Carole (28 ans, quasi novice dans le métier) qui, durant quatre mois, partagent les duretés d'une transhumance hivernale en pays vaudois.

Tout débute par le harnachement des trois ânes destinés à transporter le matériel nécessaire à la longue équipée (vêtements chauds, bâches, peaux de bêtes pour bivouaquer, nourriture, ustensiles de cuisine, etc.). Les conditions de travail sont rudes. En plus de la neige qui a commencé à tomber très tôt (et abondamment) en cet automne 2010, la pluie, le brouillard, le vent et le froid sont autant d'ennemis redoutables pour les organismes. La progression des bergers dans l'épais manteau neigeux s'avère vite difficile. La nourriture pour les bêtes est rare, les lieux pour bivouaquer aussi. Quelques arbres en lisière de forêt, une haie recouverte d'une bâche suffisent souvent pour la nuit. On se sustente debout dans la neige à la mi-journée, le soir un feu de camp est allumé pour se réchauffer et concocter un repas chaud. Quelques mots disent le soulagement, le bien-être après une journée harassante ou le passage assourdissant près d'une autoroute.

Un anneau du harnais perdu (puis retrouvé), quelques curieux qui s'informent de l'activité des bergers ou qui les photographient, d'autres qui les accueillent chez eux pour passer la nuit ou d'autres encore qui leur interdisent de traverser leur champ, une petite dramaturgie avec ses péripéties, ses personnages et sa tension se met peu à peu en place. L'apparition rituelle de la bétailière de l'éleveur Jean-Paul en martèle le rythme et apparaît peu à peu comme le compte à rebours de sa temporalité, à mesure que le troupeau se vide de ses têtes pour être envoyées à l'abattoir. C'est là l'occasion d'une double pause souvent drôle dans le récit et dans la marche. Le moment de quelques mots échangés, et d'un précieux retour pour Pascal sur son travail dont la qualité s'évalue à l'aune de la satisfaction de son patron et des bouchers à qui sont vendues les bêtes.

Un travail pénible et complexe

Le travail (l'homme au travail) donc – que le cinéma peine souvent à nous montrer avec justesse car trop réducteur, fait d'ellipses et de raccourcis, oublieux de l'aspect répétitif et des patients efforts nécessaires à sa concrétisation – nous est ici montré avec précision et souci du temps dans lequel il s'inscrit. En suivant ainsi la transhumance dans sa durée, *Hiver nomade* nous en révèle la complexité,

les difficultés de manœuvre (« avoir des yeux dans le dos ») mais aussi la répétition monotone scandée par le retour des mêmes images, le crissement des pas dans la neige, la blancheur imperturbable du paysage. Car loin de l'image d'Épinal, la transhumance est un métier pénible à vivre, constamment soumis aux aléas de la météo, de la nature des terrains parcourus, de l'urbanisation et de la logistique (une simple bouilloire mal placée sur le dos d'un âne peut être source de problèmes). Il faut apprendre à composer avec la « los-angelisation » des espaces, selon le mot du réalisateur, comprendre le grignotage progressif des zones urbaines sur le territoire. Il faut savoir aussi accepter de détourner son chemin quand des agriculteurs récalcitrants refusent le passage sur leur terre.

« La transhumance, rappelle von Stürler, est réglementée par les autorités qui attribuent des zones aux propriétaires de troupeaux, mais rien n'oblige les paysans à accepter les moutons sur leurs terres. »

Guider l'immense troupeau le long d'une route peut s'avérer dangereux (surtout quand les automobilistes sont pressés); cela requiert une précision et une vigilance de chaque instant. Cela exige une expérience que Pascal tente avec plus ou moins de patience d'inculquer à Carole. Car Hiver nomade, c'est aussi cela, une histoire de transmission, où Pascal adresse régulièrement à Carole conseils, explications, et admonestations quand celle-ci ne contrôle pas le chien qui détourne une partie du troupeau par exemple.

Les bergers entretiennent avec les animaux un rapport complice et protecteur (de leur santé). Il leur faut sans cesse veiller sur le travail des chiens, veiller à ce qu'ils soient soumis à leurs ordres et qu'ils ne mordent pas les bêtes, que les ânes (toujours à l'arrière du troupeau) ne souffrent pas de leur charge. L'un d'entre eux est-il blessé qu'il est aussitôt remplacé. Aussi, à mesure que le pas s'allonge, le temps s'étire et l'humanité des caractères émerge (comme dans une fiction).

On chasse l'ennui du voyage par la lecture (Carole lit *Cantique de l'apocalypse joyeuse* d'Arto Paasilinna); on répare le matériel; on dresse Léon, le chiot porté dans le dos de Carole, qui travaillera aux côtés des bergers l'année suivante.

On se regarde, on se sourit, on échange encore quelques mots avant de voir partir les dernières bêtes (les « guides ») dans la bétailière. Car c'est la fin... Au terme d'un petit jour glacial, les bergers sont soudain seuls, le cœur gros. Nous aussi.

La transhumance est terminée, mais le film, souvent instructif, parfois contemplatif, invite déjà à refaire le voyage. Mentalement.

Envoi

La Rivière rouge (1948) d'Howard Hawks. Récit d'apprentissage et drame psychologique, ce premier western d'Howard Hawks est aussi un formidable film d'aventures qui, basé sur des faits historiques, raconte comment quelques hommes ont convoyé pendant trois mois et sur deux mille kilomètres un immense troupeau de dix mille bovins du Texas au Missouri, ouvrant ainsi la fameuse voie Chisholm.